

« Mon paradis d'enfer »

Sylvie Turgeon

Number 81, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25533ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Turgeon, S. (1996). Review of [« Mon paradis d'enfer »]. *Jeu*, (81), 174–175.

mort à la vie. Lors de la naissance, elle connaît les pires souffrances, le déchirement, la peur. Le débordement cataclysmique de son corps rejoint celui des mers par-dessus les montagnes – « Seas crashing over mountains – (Jean-Frédéric Messier), – des marées par-dessus le ciel – « This evening's tide will reach the sky » (Messier). L'onirisme évocateur, qualité éminente du spectacle, atteint alors son apogée dans le lyrisme poétique des arts combinés.

Ainsi, la fluidité des abandons et la force sauvage des danseurs réveillent nos imaginations. En témoigne le merveilleux film de Bernar Hébert, *la Nuit du déluge*², inspiré du spectacle de Ginette Laurin. On y retrouve la troupe d'O Vertigo et les éléments chorégraphiques principaux de *Déluge* ; l'histoire, un conte aussi effrayant et profond que *le Petit Poucet* ou *le Petit Chaperon rouge*, découle des symboles marquants de *Déluge*. C'est un rare bonheur d'avoir pu assister à un événement double d'une telle qualité, la représentation de cette chorégraphie en tournée depuis 1994 et la projection du film qui, dans sa forme artistique, ses couleurs et ses décors propres, sa réorganisation symbolique et sa linéarité, explore à son tour le mythe séculaire de nos origines et de notre fin. Cette anthropologie de la résurrection me laisse une empreinte forte de gravité et d'inépuisable fécondité.

Guylaine Massoutre

2. *La Nuit du déluge*, de Bernar Hébert, met en scène Geneviève Rochette, Julie McClemens, Jacques Godin et la troupe d'O Vertigo.

« Mon paradis d'enfer »

Texte de Maureen Martineau. Mise en scène : Michel Cormier ; scénographie : Caroline Mercier ; musique : Jean-Denis Levasseur. Avec Marie-Josée Guindon, Jean Lachance et Marie-Louise Nadeau. Production du Théâtre Parminou, présentée à la Maison Théâtre le 23 mai 1996, et en tournée québécoise depuis le 16 février 1995.

La parole aux punks

L'image que l'on se faisait de l'itinérance a changé ; le vieil homme errant dans les rues en quête de quelques sous pour se procurer à boire et à manger existe encore, mais on rencontre de plus en plus de jeunes gens, d'adolescents qui ont fui leur famille ou qui en ont été chassés, dans cet univers de mal-aimés. Dans son dernier spectacle, *Mon paradis d'enfer*, le Théâtre Parminou nous fait découvrir certains aspects de leur triste réalité.

Un saxophone lance sa plainte dans la nuit, comme un écho de la tristesse et de la solitude des jeunes sans-abri. Les protagonistes s'animent, dans un décor minimaliste, constitué d'un échafaudage – accessoire central, énergiquement manipulé par les comédiens –, de blocs de béton, d'un mur couvert de graffitis, qui rappelle une ruelle de n'importe quel centre urbain. Sans histoire linéaire, cette pièce est constituée de va-et-vient entre le présent et le passé, où les personnages s'amuse à jouer tour à tour leur propre rôle, ceux du policier, du commerçant, de la mère, caricaturant leur vie

et leurs déboires. Comme ils n'ont nulle part où aller, ils vivent dans la rue ; même là, ils sont victimes du rejet de la société bien-pensante... qui a beau penser, mais qui n'en comprend pas plus comment ces jeunes en sont arrivés aussi bas. C'est qu'ils font peur, avec leurs chevelures colorées ou rasées, leurs anneaux dans le nez, leurs tatouages... Pourtant, ils ne demandent qu'à être aimés. Au fil des intrigues présentées, il ressortira que les grands coupables de tous leurs maux sont l'absence de communication et le manque de compréhension.

L'auteure, Maureen Martineau, s'est inspirée de témoignages de jeunes itinérants de Vancouver, de Québec et de Montréal. Le texte, sans censure, choque parfois les âmes plus sensibles, mais rend bien justice à la réalité de ces jeunes. Les comédiens excellent, très crédibles dans leurs rôles de punks. Leur complicité évidente accentue l'image de solidarité que les personnages doivent porter. La musique de Jean-Denis Levasseur amalgame parfaitement l'ensemble, ajoutant au dynamisme de la production et allouant au spectateur l'instant de réflexion parfois nécessaire à la digestion des propos crus qu'on lui tient.

Depuis plus de vingt ans, le Théâtre Parminou poursuit sa mission de théâtre d'intervention de brillante façon. La compagnie a trouvé ici la façon de donner la parole à des jeunes marginaux qui, trop souvent, sont représentés à partir d'images qui leur portent préjudice plutôt qu'elles ne leur rendent justice.

Sylvie Turgeon

« La Marche »

Texte et interprétation : Suzanne Lantagne. Mise en scène : Andrés Hausmann ; conception scénique : Yvan Brouillette, Andrés Hausmann et Olivier Duplessis ; éclairages : Olivier Duplessis ; musique : Pierre Tanguay. Production du Théâtre Imago, présentée au Théâtre la Chapelle du 28 mars au 14 avril 1996.

Voyage aux confins de la folie

Un cube incliné de dimension restreinte, composé de carreaux de plexiglas, forme la scène ; à l'arrière-plan, six panneaux blancs derrière lesquels se profile, en ombres chinoises, un corps de femme dont les mouvements d'une extrême lenteur semblent ceux d'un être désarticulé. Une musique de percussion *live*, qu'on croirait tout droit venue des rives du Gange, rythme cette gestuelle. Petit à petit, Suzanne Lantagne, crâne rasé et pieds nus, se glisse devant l'écran blanc. Ainsi commence *la Marche*.

Cette marche est celle d'une femme qui parcourt ses souvenirs et les émotions qui s'y rattachent, les désirs qui les ont précédés et les déceptions qui les ont suivis. C'est une « démarche » d'introspection, portée par les associations de la pensée. Suzanne Lantagne remet tout en question : la vie, la sexualité, la politique et, à travers cela, sa relation avec les autres mais surtout avec elle-même.

Quel est ce jeu que nous nous jouons à nous-mêmes dans nos rapports avec les autres, particulièrement dans nos rapports amoureux ? La femme s'exprime en

Marie-Louise Nadeau et Marie-Josée Guindon.
Photo : Sylvain Lafleur.

